

Pablo Flaiszman, l'âpreté et la douceur

Pablo Flaiszman est un homme secret, très attentif au choix des mots, leur sens, leur poids, leur résonance. Il laisse de l'espace entre eux, équilibre les vides et les pleins au cours de ses phrases comme dans son œuvre graphique.

L'artiste plonge dans le blanc ou le noir, il sait attiser les nuances du blanc du papier avec de l'encre de Chine, ou le simple crayon, mais la technique de la gravure est celle qui épouse le mieux ses obsessions, ses frémissements, sa poésie.

Dans son univers, nous interrogeons des apparitions, des corps fragmentés, des regards obsédants.

Ces yeux qui fascinent dans les autoportraits, révèlent l'obscurité de l'ombre, nous sommes happés par la densité des noirs, la forme d'un homme qui s'extirpe d'un mur lézardé. Des yeux qui flottent dans un espace indéterminé, des regards qui interrogent, des grands yeux tristes, éperdus d'attente. Soudain, un oeil s'échappe, qui semble épier, soupçonner le poids du silence.

L'être, même accompagné, respire de solitude, les dégradés de gris l'entourent. Parmi ces visages, on rencontre la face buriné d'un vieux loup de mer, des yeux, là encore, immenses, dévorants sa face, à la fois tendres et tristes. Il est le frère d'encre, qui a jeté l'ancre, loin, très loin, dans un ailleurs imaginaire. Le regard scrutateur du père est menaçant, dominateur, surgi d'un crâne à l'apparence d'un globe terrestre, géographie de la mémoire, de la terre natale.

Des variations d'autoportraits tiennent leur force expressive d'une matière qui semble être celle du tronc d'un arbre antique, ou encore une chair meurtrie de brûlures, des plaies toujours à vifs. L'artiste, voilé de blanc, se fond, se dissout, mais réaffirme sa présence par la fixité du regard. Tout à sa musique, un guitarero envahit la page, égrène quelques notes, vite, avant que la feuille ne retourne à sa virginité. La force des contrastes, œil noir, œil blanc, donne relief et existence à des peaux marquées d'histoires se détachant sur un blanc percutant.

Pablo Flaiszman ressemble à un silence géant, titre d'une gravure où jaillit un corps démesuré qui tel « les hommes qui marchent » de Giacometti, interroge l'essence de l'être conduit vers une probable fin du monde. L'artiste avance sans idée préconçue, s'ouvre vers un monde et des objets-autres. L'oreille, l'œil et la main toujours aux aguets, à l'écoute des étrangetés du monde, il manipule les signes, les caractères...

Nous sommes à la Genèse et des figures sont malmenées, soufflées par un vent démesuré. Des danses macabres se déroulent, sous la lumière étrange d'un soleil mourant. Nombreuses aussi sont les étreintes, des bras, des visages qui s'épousent ou se cherchent. Des âmes errantes qui prennent corps par la magie de la gravure.

Des mains, en particulier, deviennent indépendantes, mènent une vie autonome. Elles sont des signes, des formes que nous croyons connaître, mais elles sont si différentes, si expressives, troublantes, dansantes, voire menaçantes. Elles résument les corps disparus, elles se tordent. Des doigts familiers se nouent, se crispent.

D'autres mains sont des refuges, berceau de visages fatigués. Celui de l'artiste-poète, en proie au doute, sans illusions, est l'offrande inquiète d'un corps fort de la puissance terrestre. Les pieds aussi cherchent maladroitement leur voie, s'étirent, tâtent le chemin parmi les marécages.

La beauté des tirages accomplit la métamorphose pour un langage singulier, la survenue d'une libération, d'un accomplissement peut être, en tous cas d'un questionnement pour chaque jour, patiemment se remettre à l'ouvrage et jouer aussi de l'accidentel.

Au regard du spectateur surgissent l'âpreté et la douceur des formes et des teintes, une musicalité proche de la langue espagnole.

A chacun de découvrir l'univers de Pablo Flaiszman, à l'écoute des échos entre mots et formes, ombres et lumières.

Christine Tardy

Conférencier des musées nationaux de France